

## Parole du jour

### À propos de l'Université égyptienne

Ṭāhā Ḥusayn

(al-Siyāsa, 29 août 1923)

Depuis quelque temps, certains tournent autour de l'Université égyptienne pour l'accuser de manquer de patriotisme, de religion et de fidélité à la science. Ils excitent l'opinion contre elle, avertissent l'Égypte d'un danger imminent et d'un mal redoutable, sous prétexte que l'Université égyptienne a pensé à être véritablement une université égyptienne et a voulu accomplir son devoir dans ce pays comme les autres universités accomplissent le leur dans les autres pays.

Oui, certains s'acharnent contre l'Université et l'accusent de tous ces crimes parce qu'elle a simplement envisagé d'inviter un professeur français à y donner des conférences sur la littérature arabe ou sur la philologie arabe. Pour avoir pensé à cela, l'Université est accusée d'atteinte à la religion et au patriotisme, d'apostasie et même de haute trahison. Rien de tout cela n'est surprenant : en Égypte, rien n'est vraiment étrange.

Nous craignons toutefois que de telles illusions n'atteignent des personnes qui n'ont aucun lien avec l'Université, et qu'elles ne les conduisent à mal juger cette institution ou à mal comprendre ce qu'elle fait et ce qu'elle veut. C'est pour celles-là seules que nous écrivons ces lignes.

À peine l'Université fut-elle fondée que son Conseil d'administration — présidé alors par Sa Majesté le Roi d'Égypte — comprit qu'elle ne pourrait ni vivre ni se développer si elle se contentait des seuls savants et professeurs égyptiens. Elle avait été créée pour être un lien vivant, dans les hautes sciences, entre l'Égypte et l'Europe. Dès lors, il fut décidé d'y inviter des professeurs européens. L'Université n'ouvrit même pas ses cours que trois Européens enseignaient déjà au département des lettres : un professeur de littérature anglaise, un professeur de littérature française, et un professeur italien, le signor Guidi, chargé de la littérature arabe — ou, comme on disait alors, non de la géographie et de l'histoire.

Ce professeur éminent donnait ses cours en langue arabe. L'affluence y était grande et l'admiration plus grande encore.

L'année suivante, un autre professeur italien, le professeur Nallino, fut invité pour remplacer le précédent, qui s'était excusé en raison de son âge. Il donna des cours sur l'histoire de l'astronomie chez les Arabes. La troisième année, le département des lettres fut réorganisé : on y invita deux professeurs italiens — Nallino pour l'histoire de la littérature arabe et Miloni pour l'histoire de l'Orient ancien —, un professeur allemand, Littmann, pour les langues sémitiques, et un autre professeur italien, Santillana, pour l'histoire de la philosophie.

Ces quatre professeurs donnaient tous leurs cours en arabe. Les étudiants d'al-Azhar y assistaient nombreux et les admiraient profondément, tout comme ces professeurs admiraient leurs élèves azhariens. À tel point que le professeur Santillana déclara un jour au président de l'Université : « Si vous voulez réellement assurer le succès de l'Université, aidez les Azharis à y venir et à s'y spécialiser. »

Puis vint la guerre, et les liens entre l'Université et l'Europe furent rompus — après que nous eûmes bénéficié de professeurs français, italiens et allemands qui nous avaient enseigné la littérature, la philosophie et l'histoire arabes, ainsi que les langues sémitiques, d'une manière que nous reconnaissons ne pas avoir encore connue en Égypte. Le devoir de l'Université égyptienne — et de toute université en Égypte — est précisément de nous rapprocher du jour où des professeurs égyptiens enseigneront avec la même méthode et la même rigueur que les professeurs européens.

Durant la guerre, l'Université se contenta de professeurs égyptiens, parmi lesquels figuraient des savants d'al-Azhar et d'autres issus de divers horizons scientifiques. Il nous peine de constater que la valeur scientifique de l'Université s'en trouva gravement affaiblie : les étudiants le ressentirent, les professeurs eux-mêmes le ressentirent, l'administration universitaire le ressentit, et le public autour de l'Université le ressentit également. Tous regrettaient cette situation et souhaitaient le retour à l'ancienne orientation.

Après la guerre, certains des fils de l'Université qui avaient étudié en Europe revinrent enseigner en Égypte. Ils n'y avaient pas appris l'arrogance, mais la conviction qu'une seule main ne peut applaudir, et que l'Université ne peut ni s'élever ni survivre sans le concours de professeurs européens et sans un lien solide entre l'Égypte et l'Europe. Chacun d'eux insista donc pour que l'Université fasse appel à des professeurs européens dans la discipline qu'il enseignait. Leur insistance fut telle qu'ils rédigèrent un règlement écrit qui, s'il était appliqué, ferait aujourd'hui de la majorité des professeurs de l'Université des partisans de cette coopération.

Ils espèrent de Dieu, de Sa Majesté le Roi et du gouvernement égyptien que soient levés les obstacles matériels qui empêchent l'application de ce règlement.

Ainsi, les professeurs de l'Université et son Conseil d'administration sont unanimes dans leur volonté d'inviter largement des professeurs européens. Le nouveau règlement fut soumis à Sa Majesté, qui promit gracieusement de l'examiner et de lui accorder son appui.

C'est dans ce contexte que j'appris que le professeur Paul Casanova, qui enseigne la langue arabe au Collège de France — le plus grand établissement scientifique de France — et dont j'ai suivi les cours à Paris pendant quatre années, pourrait venir en Égypte l'hiver prochain pour des travaux à l'Institut français d'archéologie et sur les antiquités de Fustat. Je proposai alors au Conseil des professeurs que l'Université profitât de sa présence pour lui demander de donner une série de conférences sur les méthodes de recherche en philologie et en littérature arabes. Les Conseils acceptèrent cette proposition. L'Université écrivit au professeur, qui répondit en s'excusant : sa venue en Égypte n'était pas certaine, et si elle se

réalisait, ses travaux archéologiques pourraient l'en empêcher. Il promit toutefois de s'entretenir ultérieurement avec l'Université afin d'organiser un cycle de conférences lors d'un séjour spécial l'année suivante. L'affaire s'arrêta là.

Est-ce là donc ce danger imminent qui menacerait l'Égypte dans sa dignité, sa science, sa religion et son existence politique ?

Je veux que chacun sache que lorsque l'Université égyptienne invite des professeurs européens, elle n'innove en rien : elle suit la pratique des grandes universités européennes et américaines, qui échangent professeurs et enseignants chaque année sans y voir la moindre atteinte à la dignité nationale, et sans y chercher autre chose que le bénéfice scientifique pur, fin même de l'institution universitaire. Aujourd'hui encore, les professeurs allemands enseignent en France, et les professeurs français en Allemagne.

Je veux que l'on sache aussi que l'Université égyptienne, en invitant des professeurs européens, ne fait que reprendre la tradition sur laquelle elle a été fondée et dont elle a tiré grand profit.

Je veux enfin que l'on sache que le professeur que l'Université a invité — et qui s'est excusé — n'est pas un homme ordinaire : c'est un véritable maître de la langue arabe, de sa philologie et de sa littérature. Je l'ai entendu interpréter le Coran selon une méthode purement linguistique, et j'ai souhaité que cette méthode puisse franchir, ne fût-ce qu'en secret, les portes du riwāq abbasside, afin que les savants d'al-Azhar puissent étudier les textes coraniques sous un angle linguistique nouveau et réellement fécond.

Cet homme rend à l'Égypte des services immenses dans son histoire et sa littérature : il prépare un ouvrage de grande valeur sur le plan de la ville de Fustat — ville que bien peu d'entre nous connaissent réellement —, il traduit en français les \*Khitat\* d'al-Maqrizi, que presque personne ne lit chez nous, et il prépare à la publication un texte d'un grand imam du hadith, découvert il y a deux ans à Edfou sur papyrus, et dont ceux qui s'alarment aujourd'hui pour l'Égypte n'ont jamais entendu parler.

Je veux que l'on sache que l'Université égyptienne est un institut d'enseignement moderne, et qu'elle doit garder portes et fenêtres ouvertes afin que l'air y circule librement, propice à la liberté de pensée et au progrès moderne.

S'il se trouve en Égypte des hommes qui souhaitent étudier portes et fenêtres closes, qu'ils se tournent vers les institutions d'enseignement à l'ancienne manière. Celles-ci, du reste, commencent elles-mêmes à entrouvrir leurs portes ; s'ils ont besoin d'obscurité, qu'ils referment ce qui s'est ouvert.